

# Le monde naturel, entre corps et cultures<sup>1</sup>

Gianfranco Marrone  
(Université de Palerme, Italie)

1. Pour expliquer la signification et mieux comprendre le sens des textes – disait Greimas – il faut les lire à partir de la fin. C'est ainsi pour un récit mythique bororo<sup>2</sup> ou pour un conte littéraire comme « Deux amis » de Maupassant<sup>3</sup> ; de même pour un livre scientifique comme les *Prolegomènes* de Hjelmslev<sup>4</sup>. De la même manière, pour mieux comprendre Greimas, il faudrait lire ses écrits à rebours. C'est justement le cas de l'article « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », le texte plus long et sans doute plus complexe de *Du sens* – dont on s'occupera spécifiquement ici<sup>5</sup>. Cet essai se termine en soulignant les difficultés théoriques à établir une notation symbolique pour le langage gestuel. Question opératoire, apparemment de détail, mais – selon Greimas – décisive pour la fondation de la sémiotique en tant que telle : « ce n'est qu'un disposant d'une notation symbolique appropriée [pour le langage gestuel] qu'on pourra penser sérieusement à la constitution d'une sémiotique du monde naturel, condition de la réussite de l'entreprise sémiotique dans son ensemble »<sup>6</sup>.

Pourquoi un enjeu de cette taille ? Pourquoi la constitution artificielle d'un métalangage symbolique des gestes peut penser à fonder la science de la signification à part entière ? Quelle est cette relation si importante entre l'étude du langage gestuel et la constitution de la sémiotique générale ? Une brève réponse à ces questions se trouve au début de l'article<sup>7</sup>, lorsque Greimas propose une « métaphore relevant du discours didactique », c'est-à-dire une comparaison entre la découverte de l'écriture et la fondation théorique de la sémiotique générale qui cache – comme toutes les métaphores – le trait d'union sémantique entre les éléments comparés.

Suivons l'argumentation métaphorique de Greimas. L'invention de l'écriture – reposant sur « une transposition du code utilisant la substance sonore dans un code de type visuel » – a présupposé (en amont) « la constitution d'une phonologie implicite nécessaire à une telle transposition » et a provoqué (en aval) « une mutation brusque, qualitative, de la pensée humaine ». De la même manière, l'effort pour un dépassement de la linguistique (limitée aux langues naturelles) vers une sémiotique (qui puisse étudier tous les systèmes et les procès de la signification humaine et sociale) « annonce une révolution [de la pensée humaine] aussi tâtonnante et aussi difficile ». A quelle condition ? La réponse se trouve dans le terme caché de la métaphore : à condition que la fondation de la sémiotique générale puisse présupposer à sa fois quelque chose comme

---

<sup>1</sup> Di prossima pubblicazione su *Protée*, dossier su “Du sens” di Greimas, A. Mercier ed., 2006.

<sup>2</sup> Greimas (1970: p. 185-230).

<sup>3</sup> Greimas (1976).

<sup>4</sup> Greimas (1970: p. 93-94).

<sup>5</sup> Greimas (1970: p. 49-91).

<sup>6</sup> Greimas (1970: p. 91).

<sup>7</sup> Greimas (1970: p. 50-51).

« la constitution d'une phonologie implicite » – c'est-à-dire, en ce qui concerne la gestualité, la possibilité justement d'une transposition d'une code relevant du corps et de la (sa) spatialité dans une code de type visuel, et donc une notation symbolique adéquate à l'étude des pratiques et des langages gestuels.

La question est relancée plusieurs fois tout le long de l'article: la construction d'une notation symbolique présuppose, par exemple, qu'on a fait des choix préalables très nettes sur la nature des gestes (unités minimales ou réalités construites), sur les critères de segmentation du syntagme gestuel (et donc sur la segmentation du corps en parties), mais aussi sur la valeur significative du mouvement humain, ou sur la distinction entre les attitudes pratiques de l'homme et ses intentionnalités communicatives par le corps. Une question fonctionnelle (visant à une mise en commun minimale mais nécessaire du discours scientifique) devient ainsi un problème en même temps théorique (qu'est-ce que un geste ?) et épistémologique (quelle est la relation entre le sens exprimé par le corps et celui qui découle de l'articulation de la sonorité?). C'est donc l'existence même d'une discipline 'nouvelle' comme la sémiotique générale qui est mise en jeu.

Mais voyons d'un peu plus de près de quoi s'agit-il.

2. On a vu que les « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » est un essai qui discute la question capitale de la constitution de la sémiotique générale à partir de la question particulière d'un étude sémio-linguistique des langages dits gestuels. Pour saisir l'enjeu théorique de cet essai, il faut rappeler qu'il s'agit de l'Introduction à un numéro de la revue *Langages* (n. 10, juin 1968) consacré aux « Pratiques et langages gestuels », avec des articles de B. Kœchlin (« Techniques corporelles et leur notation symbolique »), J. Kristeva (« Le geste, pratique ou communication? »), P. Fabbri (« Considérations sur la proxémique »), F. Rastier (« Comportement et signification »), V. Proca-Ciordea et A. Giurchescu (« Quelques aspects théoriques de l'analyse de la danse populaire »), Cl. Bremond (« Pour un gestuaire des bandes dessinées »), R. L. Birdwhistell (« L'analyse kinésique »), Cl. Hutt (« Dictionnaire du langage gestuel chez les Trappistes »), R. Creswell (« Le geste manuel associé au langage »), P. Bouissac (« Volumes sonores et volumes gestuels dans un numéro d'acrobatie »), J. Kristeva et M. Lacoste (« Bibliographie »); introduction reprise deux ans après – avec quelques modifications – dans *Du sens*. A la même manière d'autres prologues de Greimas à des ouvrages collectifs – par ex. celui sur la poéticité du 1972<sup>8</sup> ou celui, jamais publié, sur la visualité de 1984<sup>9</sup> –, il s'agit d'une introduction écrite à la fin, une sorte de postface qui discute les différents articles de la revue, en proposant une synthèse des questions et une re-articulation des problématiques posées. Une lecture intégrale de ce numéro de *Langages* permet donc une meilleure intelligence du texte greimassien qu'on est en train de illustrer ici<sup>10</sup>.

Le point de départ commun à l'équipe de recherche de *Langages* est le dépassement d'un étude des gestes considérés comme des unités 'naturelles' et, donc, 'universelles', c'est-à-dire en deçà de la formation historique des différentes cultures humaines. Comme avait déjà soutenu la kinésique américaine (représentée dans la revue par deux extraits de Ray L. Birdwhistell, et commentée dans le même numéro dans l'article de Julia Kristeva), les langages gestuels, comme les langues verbales, n'ont rien

---

<sup>8</sup> Greimas (1972).

<sup>9</sup> Greimas (1984).

<sup>10</sup> Greimas éd. (1968).

de naturel ; les gestes sont des produits historiques qui circulent de manière différente à l'intérieur de chaque culture ; et, comme les mots, ce ne sont pas des éléments de base mais des réalités construites par des unités distinctives appelés « kinèmes » (à leur fois combinaisons des traits minimaux dites « kinés »).

Mais c'est justement la kinésique à être mise en discussion par l'équipe dirigée par Greimas, parce qu'il s'agit d'une discipline qui relève d'une épistémologie implicite de type behavioriste et communicationnelle. Pour cette sphère de recherche, en fait, le code gestuel se réduit aux « aspects communicatifs du comportement appris et structuré du corps en mouvement »<sup>11</sup>. Elle étudie seulement les gestes intentionnellement émis par les différents sujets humains dans des situations communicatives concrètes, en prenant comme modèle analogique la langue verbale et comme méthode d'analyse la linguistique structurale (mais sur le fond d'auteurs très variés comme Darwin, Boas, Sapir, Mead, Whorf, Harris etc.). Tout ce qui concerne les pratiques humaines, les formes des différentes attitudes, mais aussi les « technologies du corps » (Mauss), n'est pas l'objet d'analyse de cette discipline (qui donc, en conclut Kristeva, est « subordonnée aux préjugés d'un sociologisme positiviste »<sup>12</sup>). Questions que, par contre, une sémiotique structurale de la signification, et non plus de la simple communication, ne peut pas ne pas prendre en considération.

À la même façon, une autre sphère de recherche qui relève en principe de l'étude sémiotique de la gestualité, la proxémique, révèle des problèmes théoriques et épistémologiques fort similaires. Fondée par l'anthropologue Edward T. Hall, la proxémique étudie la structuration signifiante de l'espace humain, en analysant la signification des différentes distances parmi les hommes et leur orientations réciproques au niveau de micro-espaces (interaction à deux, formes de la territorialité, contraintes de l'ameublement) et de macro-espaces (architecture, urbanisme, paysage etc.). Comme l'observe Fabbri dans son article, la proxémique présuppose également une épistémologie behavioriste et une sémiologie de l'information. En fait, la « dimension cachée » qui est l'objet d'analyse explicite de cette discipline n'est pas le niveau immanent de la forme signifiante, celui du système sémique de la spatialité, mais, au contraire, le niveau de la surface substantielle de la sémiologie, « de la manifestation, de cet événement-communication où s'opère la conjonction du signifiant et du signifié »<sup>13</sup>. C'est ainsi que, en reprenant la distinction célèbre de Pike, pour la discipline de Hall « il s'agit de *proxetic*, pas encore de *proxemic* »<sup>14</sup>.

L'examen des présupposés épistémologiques (et des effets idéologiques) de ces deux sphères de recherche – kinésique et proxémique – pose le problème de la fondation théorique d'une étude sémiotique de la gestualité, c'est-à-dire la question de la définition même de l'objet spécifique de l'analyse, de la délimitation du champ d'observation, de l'individuation des seuils de ce champ, de la reconstruction des

---

<sup>11</sup> Kristeva, dans Greimas éd. (1968: 55).

<sup>12</sup> Kristeva, dans Greimas éd. (1968: 64).

<sup>13</sup> Fabbri, dans Greimas éd. (1968: 73).

<sup>14</sup> Fabbri, dans Greimas éd. (1968: 72). En tous cas, remarque Fabbri en conclusion de son article, le champ d'étude de la proxémique se révèle fort important parce que « enrichit la notion même de geste. Par une implication double, le geste de l'autre délimite de l'extérieur ce que le schéma proxémique projette hors de mon corps en réglant l'espace de mon propre geste. On parle et on est parlé par l'autre. D'un effet semblable au phénomène physique dit de la *capitation*, le langage opère sur la substance spatiale – de la même manière que les ultrasons sur les liquides – créant le vide, la différence, l'espacement, donc la relation et le sens » (Fabbri, dans Greimas éd. 1968: 75). Mais cette remarque ne sera pas reprise par Greimas dans son essai introductif.

rappports de voisinage avec d'autres disciplines. Si on compare, par ex, l'article de Rastier avec celui de Kristeva, on s'aperçoit que les deux auteurs ont des visions de la gestualité presque opposées, à partir de deux différentes manières de délimiter de façon préliminaire le mouvement corporel signifiant.

Pour Rastier, il faut distinguer entre un comportement humain significatif et un comportement humain non significatif, en posant les conditions préalables selon lesquelles « un comportement peut être considéré comme porteur de signification »<sup>15</sup>. Suivant Hjelmslev, pour Rastier un comportement est significatif s'il peut être interprété comme le plan d'expression d'un langage (articulé) qui se pose en une relation de présupposition réciproque avec un plan du contenu (à son tour articulé). Étudier la signification du comportement humain veut dire identifier ses unités d'expression et ses unités du contenu, mais aussi, surtout, leur relation nécessaire. Tout ce qui ne correspond pas à ces caractéristiques n'est pas signifiant, et il ne peut être l'objet d'étude d'une sémiotique des gestes. Cette délimitation ne repose pas sur des critères externes au champ d'analyse (communication intentionnelle vs mouvements involontaires du corps ; gestes vs pratiques), ou sur des présupposés implicites cachés au moment de l'analyse même (signes artificiels vs signes naturels ; comportement mythique vs praxis quotidienne), mais sur des conditions scientifiques explicites, communs à tous les langages. De cela dérive que le comportement non significatif « comprend le comportement pratique et le comportement réflexe, c'est-à-dire tous les comportements non symboliques »<sup>16</sup>.

Pour Kristeva, par contre, la distinction fondamentale à faire est celle entre pratiques, d'un côté, et communication, de l'autre. Le but fondamental de son article est de démontrer que la gestualité relève d'une « pensée antinormative » qui « tend à s'évader des grilles de la rationalité 'logocentrique' »<sup>17</sup>. La tradition philosophique occidentale, selon Kristeva, a toujours privilégié la relation son/idée, en soulignant à plusieurs reprises le primat du langage verbal, et en présentant par conséquent « toute gestualité comme mécanique, redondante par rapport à la voix »<sup>18</sup>. L'enjeu d'une sémiotique générale visant à considérer le rôle des gestes dans l'action humaine signifiante serait, au contraire, de sortir de cette tradition, en affirmant l'importance fondamentale de la production, de la praxis, pour la constitution des cultures. Au delà de ces questions philosophiques plus générales, cette approche comporte de conséquences théoriques d'une certaine importance : l'idée d'une « irréductibilité du geste au langage verbal » (ce qui est en contraste avec la tradition pensant les gestes comme simple support de la verbalité) et celle, encore plus fondamentale, d'un élargissement de « la notion même du langage, compris non plus comme communication, mais comme production »<sup>19</sup> (s'opposant à la vision fonctionnelle des langues comme des simples instruments pour la transmission des informations). Loin d'être considérée comme un accompagnement inessentiel à la communication verbale, la gestualité acquiert le rôle d'une « activité antérieure au message représenté et représentable », un travail qui précède la constitution même du signe et des mots, une activité qui fonde la possibilité même de désignation qui sera propre aux mots. En définitive : toute gestualité est une pratique.

---

<sup>15</sup> Rastier, dans Greimas éd. (1968: 76).

<sup>16</sup> Rastier, dans Greimas éd. (1968: 81-82).

<sup>17</sup> Kristeva, dans Greimas éd. (1968: 48).

<sup>18</sup> Kristeva, dans Greimas éd. (1968: 49).

<sup>19</sup> Kristeva, dans Greimas éd. (1968: 50).

3. Pour essayer de résoudre ces questions, et d'autres problèmes plus spécifiques qui en découlent, Greimas énonce les conditions théoriques, non simplement d'une sémiotique des gestes, mais, plus généralement, d'une sémiotique du monde naturel. Tous les gestes, selon une tradition philosophique très ancienne (qui d'Aristote, par les Idéologues, arrive jusqu'à Wittgenstein), relèvent d'une sémiosis qui n'est pas de l'ordre de l'arbitraire, ou du 'conventionnel', linguistique, mais de quelque chose comme une 'analogie', une 'motivation' et, donc, une 'nature'. Mais, qu'est-ce que le 'monde naturel' pour Greimas ? Quelle valeur donner à cette notion fort ambiguë et, avec elle, à des notions limitrophes comme 'signe naturel' (opposé à 'signe artificiel'), 'réfèrent' (opposé à 'signifié'), 'choses', (opposés à 'mots'), 'nature' (opposé à 'culture')?

En suivant l'interprétation hjelmslevienne de la notion d'*arbitraire du signe* formulée par Saussure<sup>20</sup>, pour Greimas à être arbitraire ce n'est pas tant la relation entre signifiant et signifié, ou si l'on veut entre expression et contenu ; mais plutôt celle entre forme et substance (de l'expression et du contenu). La langue « est une forme – ou mieux, l'enchevêtrement de deux formes – indifférente à la substance dans laquelle elle se trouve manifestée »<sup>21</sup>. Cela comporte des conséquences théoriques très précises et fondamentales : si la substance est une variable et la forme une constante, toutes les substances (en tant que formées sémiotiquement) peuvent être chargées de manifester des expressions et des contenus ; pas seulement la substance sonore (celle manifestée dans l'oralité) ou la substance graphique (manifestée dans l'écriture), mais toutes les substances du monde, c'est-à-dire toutes les façons sensibles par lesquelles le monde se manifeste à nous par notre appareil sensoriel (par notre corps): des façons visuelles, tactiles, sonores, olfactives, sensorimotrices etc.

C'est ainsi que la linguistique des langues verbales *ne peut pas ne pas* s'élargir en une sémiotique de tous les systèmes et les procès de signification, en devenant une sémiotique du monde naturel. Et c'est ainsi que le 'monde naturel' devient, pour le sémioticien, un ensemble très varié de manifestations sensorielles (des substances) acquérant du sens pour l'homme, par les différentes manières de leur articulation formelle. En d'autres mots, le monde est 'naturel' à la même manière des langues dites naturelles : constructions culturelles par lesquelles des formes d'expression se posent en présupposition réciproque avec des formes de contenu. La différence entre les langues ('naturelles') et le monde ('naturel') est une question de substance, pas de forme ; une question donc indifférente à la production, culturellement et historiquement déterminée, de la signification humaine. 'Naturel' veut dire donc, en ce contexte théorique, quelque chose comme 'habituel', déjà donné le sens commun<sup>22</sup>, quelque chose que l'individu se

---

<sup>20</sup> Cf. Hjelmslev (1957).

<sup>21</sup> Greimas (1970: 49).

<sup>22</sup> Il faut rappeler à ce propos que le chapitre de *Du sens* qui suit celui duquel on en train de discuter ici s'appelle justement « Pour une sociologie du sens commun ». Dans cet essai il s'agit d'articuler la notion hjelmslevienne de 'connotation' en vue d'une nouvelle branche de la recherche en signification qui sera, avec les travaux de E. Landowski (1989) et d'autres, la sociosémiotique. On lit, en fait, que « l'analyse des systèmes connotatifs » porte à la constitution d' « un domaine de recherches autonome » qui « permet d'intégrer dans la recherche sémiotique [...] un champs de significations dont l'appréhension scientifique paraît encore impossible et qu'on invoque souvent comme le niveau du vécu et du senti, du quotidien et de l'humain pour l'opposer au caractère abstrait et décharné de la sémiotique » (Greimas 1970 : 99-100).

retrouve au moment de son appréhension subjective de ce qui l'entoure<sup>23</sup>. Comme on lira dans l'entrée « Monde naturel » du *Dictionnaire* de Greimas et Courtés: « Nous entendons par *monde naturel* le paraître selon lequel l'univers se présente à l'homme comme un ensemble de qualités sensibles, doté d'une certaine organisation qui le fait parfois désigner comme 'le monde du sens commun'. Par rapport à la structure 'profonde' de l'univers, qui est d'ordre physique, chimique, biologique, etc., le monde naturel correspond, pour ainsi dire, à sa structure 'de surface'; c'est, d'autre part, une structure 'discursive' car il se présente dans le cadre de la relation sujet/objet, il est 'l'énoncé' construit par le sujet humain et déchiffrable par lui »<sup>24</sup>.

En reprenant certains passages de la philosophie phénoménologique de M. Merleau-Ponty et de l'anthropologie structurale de Cl. Lévi-Strauss, et en s'accordant aux propositions sur la typologie des cultures avancées dans les mêmes années par I. Lotman, pour Greimas la différence entre nature et culture doit être pensée comme une construction humaine différente selon les cultures, une délimitation orientée entre ce qui est *dedans* chaque culture et qui ne l'est pas, qui reste *au dehors* d'elle. Voulant utiliser les catégories explicatives du carré sémiotique (proposées aussi dans *Du sens*), on pourrait dire que, avant d'être une Nature, cette entité doit passer pour le stade de la Non-Culture (d'une négation qui précède – comme toujours – l'affirmation). Nature et Culture, sorte de universaux sémantiques collectifs, construisent une opposition de base à l'intérieur de chaque culture, variable dans l'espace et dans le temps, par laquelle chaque culture peut articuler ses signes, ses langages, ses attitudes signifiantes, ses codes<sup>25</sup>.

4. Tout cela comporte d'autres conséquences d'une certaine importance, aussi bien sur le niveau théorique qu'au niveau méthodologique. En première instance, cette conception de la sémiotique (entendue, suivant Hjelmslev, comme un élargissement *nécessaire* de la linguistique structurale, et non pas comme un simple geste de curiosité intellectuelle) se configure comme un dépassement radical des hypothèses sur la 'spécificité' des langages avancées par la sémiotique américaine à la Morris et par la sémiologie européenne de la communication. Selon ces théories, les systèmes des signes se différencient entre eux sur la base de canaux de transmission, c'est-à-dire de substances qu'ils utilisent sur leur plan de l'expression : substance sonore pour les langues verbales, substance visuelle pour les images, substance audio-visuelle pour le cinéma et la télé, substance somatique pour les gestes etc. Mais, si la signification dépend de la forme et est indifférente à la substance, c'est l'articulation formelle interne aux langages qui peut les différencier, pas la substance par laquelle ils se manifestent à nous. Ainsi, dans cet article Greimas pourra dire que les différences principales entre la langue verbale et le langage gestuel ne concernent pas leurs substances, mais peuvent être établies en utilisant la distinction hjelmslevienne entre signes et symboles (et, il dira quelques années après, semi-symboles<sup>26</sup>) ou celle élaborée par Benveniste entre énoncé

---

<sup>23</sup> Au fond, c'est l'idée philosophique de la 'pre-compréhension', point d'arrivée de l'herméneutique et point de départ de la sémiotique. Pour la science de la signification il ne s'agit pas de montrer les difficultés théorétiques de l'idée gnoséologique de 'représentation', mais de rétablir les mécanismes de sa construction discursive, quelque chose comme un 'effet de représentation'. Le travail de Barthes (1957), qui parlait de *naturalisation*, est à ce propos fondamental.

<sup>24</sup> Greimas e Courtés (1979: 233).

<sup>25</sup> Cfr. Greimas e Courtés (1979), entrées « Nature », « Culture », « Univers ».

<sup>26</sup> La notion de « langage semi-symbolique » est développée dans Greimas (1984) ; mais on peut la retrouver *in nuce* dans Greimas (1972), et aussi dans l'essai qui est en train de illustrer ici, lorsqu'on parle

et énonciation – c'est-à-dire par des modèles tout à fait internes aux fait linguistiques et sémiotiques.

De la même manière, la reformulation de la problématique sémiotique proposée par Greimas permet de reformuler la notion de *référent*, introduite par le néo-positivisme logique (et utilisée dans la définition morrissienne du signe) mais tout à fait refusée par la linguistique et la sémiologie structuraliste pratiquées de Saussure à Barthes. Selon Greimas, le problème de la 'chose' externe au langage, à laquelle le langage peut (ou doit) faire référence, existe seulement si on considère comme pertinent à l'analyse linguistique uniquement le langage verbal, c'est-à-dire *un seul* type de système de signification : celui des langues naturelles. Mais si le monde naturel (interprété dans le sens très précis qu'on a reconstruit plus haut) devient aussi un objet d'étude sémio-linguistique, si donc ce monde 'extra-linguistique' doit être considéré « comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible d'être la manifestation du sens humain »<sup>27</sup>, il ne peut plus être interprété comme un référent absolu externe aux langues, mais – bien au contraire – comme un autre langage, ou mieux : comme un ensemble d'autres langages, d'autres signes, d'autres systèmes et procès de signification. A ce propos, on lit encore dans l'entrée « Référent » du *Dictionnaire* : « Le monde extralinguistique, celui du 'sens commun', est informé par l'homme et institué par lui en signification [...] tel monde, loin d'être le référent [...] est, au contraire, lui-même un langage biplanaire, une sémiotique naturelle [...]. Le problème du référent n'est alors qu'une question de corrélation entre deux sémiotiques [...], un problème d'inter-sémiotité »<sup>28</sup>.

L'évidence du monde de la phénoménologie est le lieu où se constituent l'expérience et la conscience humaines ; toutefois, il possède aussi des articulations internes qu'il faut elles aussi reconstruire et expliquer. Ainsi, le 'référent' n'est plus à considérer comme une donnée empirique de base qui peut être représentée plus ou moins scrupuleusement par des signes construits *ad hoc* (selon la dictée néo-positiviste), ou comme quelque chose qui est construite par les langues (selon la théorie de Sapir et Whorf), ou comme une entité qui n'a rien à faire avec l'immanence linguistique (selon le structuralisme linguistique). La relation entre la langue naturelle et le monde naturel, considérée de ce point de vue, n'est plus une relation de référence entre un système des signes et un ensemble de non signes, mais une corrélation de deux (ou plus) systèmes de signes, transformation sémiotique ; en somme : *traduction*.

On comprend alors les raisons de certaines affirmations de l'Introduction générale à *Du sens* : la constitution des signes, des langues, des systèmes de signification n'est jamais une métamorphose mystérieuse d'une réalité non signifiante, dite 'pure', 'blanche' etc., à des réalités significatives : bien au contraire, chaque construction du sens est toujours un passage d'un signe à l'autre, une transformation orientée : le sens est renvoi, mais aussi direction. « L'homme vit dans un monde signifiant. Pour lui, le problème du sens ne se pose pas, il s'impose comme une évidence, comme un 'sentiment de comprendre' tout naturel. Dans un univers 'blanc' où le langage serait pure dénotation des

---

d'une corrélation, « à la fois arbitraire et constante », « d'une catégorie phémique du plan de l'expression avec une catégorie sémique du plan du contenu » (Greimas 1970 : 72). Ce n'est pas par hasard alors si, quand dans le 1984 Greimas essaiera d'expliquer le semi-symbolisme, utilisera comme exemple justement le système mimique de l'affirmation et de la négation reconstruit par Jakobson (1970) – plusieurs fois cité dans déjà dans l'essai sur la gestualité de la même année 1970.

<sup>27</sup> Greimas (1970 : 52).

<sup>28</sup> Greimas e Courtés (1979: 312).

choses et des gestes, il ne serait pas possible de s'interroger sur le sens : toute interrogation est métalinguistique »<sup>29</sup>. Le problème n'est donc celui du sens mais celui de ses conditions d'articulation, des procès de constitution de la signification : « La signification n'est donc que cette transposition d'un niveau de langage dans un autre, dans un langage différent, et le sens n'est que cette possibilité de transcodage »<sup>30</sup>.

Il ne s'agit pas d'idées totalement originales. Lévi-Strauss, dans ses réflexions sur l'arbitraire du signe, avait dit quelque chose de très proche. La signification des cultures, comme disait Saussure, ne se produit pas par des motivations naturelles. C'est vrai en tous cas qu'elle se constitue à partir de significations précédentes qui, *par bricolage*, contribuent subrepticement à la construction des codes sociaux. Prenons l'exemple très simple du feu vert: si c'est tout à fait arbitraire que «les règlements de la circulation ont assigné leurs valeurs sémantiques respectives au feu rouge et au feu vert », c'est aussi vrai que cette choix se fonde sur le fait que dans notre culture «le rouge évoque le danger, la violence, la sang; et le vert, l'espoir, la calme et le déroulement placide d'un processus naturel comme celui de la végétation ». Mais si l'on veut modifier le système, en renversant la signification réciproque de ces deux couleurs, « sans doute le rouge serait-il perçu comme témoignage de chaleur humaine et de communicabilité, le vert comme symbole glaçant et venimeux »<sup>31</sup>. Il existe donc une « symbolique traditionnelle » qui est une sorte de réserve de matériaux déjà signifiants qu'une culture peut utiliser pour la production de significations nouvelles (qui ne sont pas donc tout à fait 'nouvelles', mais en quelque sorte *pre-contraintes*<sup>32</sup>). Une fois que cette signification est activée, il est possible établir, *a posteriori*, quelle symbolique 'naturelle' a été utilisée et quelle autre ne l'a pas été<sup>33</sup>.

On comprend pourquoi la notion greimassienne de monde naturel dérive justement d'une enquête sur la gestualité. Les gestes, au moment où se bâtissent en systèmes de communication parmi les hommes, articulent les parties et les mouvements du corps dans un espace qui l'entoure. Mais la sélection de ces parties et ces mouvements (en tant que substances d'expression de la communication gestuelle) n'est pas totalement autonome : elle se base, précisément comme le feu vert de Lévi-Strauss, sur des morceaux de significations pre-existantes, sur des signes déjà faits, sur des figures chargées de sens possibles. Par ex. l'opposition lourd/léger que la danse utilise pour produire ses significations, a déjà des valeurs dans le monde naturel, la légèreté étant euphorique et la lourdeur dysphorique (ou vice versa). Et la même chose vaut pour d'autres oppositions possibles comme stase/mouvement, action/procès, inchoative/terminative, haut/bas, prospectif/rétrospectif etc., qui, une fois utilisées dans des codes de communication gestuelle, sont resemantisées, chargées de sens partiellement nouveaux.

Pour cette raison, dit Greimas, il ne faut pas confondre la *praxis somatique* (qui est un affaire de pratiques énoncées par des sujets d'actions, des corps en mouvement) avec la *communication gestuelle* (qui est, au contraire, un fait d'énonciation produite par des corps-émetteurs pour des destinataires qui l'interprètent). Dans le premier cas, c'est un problème de sens comme *direction* : la signification des actions corporelles se

---

<sup>29</sup> Greimas (1970: 12-13).

<sup>30</sup> Greimas (1970: 13).

<sup>31</sup> Lévi-Strauss (1958: 108).

<sup>32</sup> L'idée du « bricolage » sera développée par cet auteur dans *la Pensée sauvage* (Lévi-Strauss 1962) et sera réutilisée par Floch (1995) pour expliquer la notion de « praxis énonciative ».

<sup>33</sup> Toute la théorie successive de la figurativité, qui souvent vient fait dériver de Bachelard, n'est donc que un déploiement de cette remarque lévi-straussienne.



produit par un *sujet* qui a ces « programmes stratégiques » (analogues aux « programmes phonatoires » qui transforment la substance sonore en forme de l'expression linguistique – et aux « programmes narratifs » dont on parlera quelques années après), comme faire le nœud à sa cravate ou travailler dans une usine. Dans le deuxième cas, c'est un problème de sens comme *renvoi* : la communication se produit à partir d'un *destinateur* qui – plus ou moins intentionnellement – transmet des messages à un destinataire, comme par ex. dans le cas de la gesticulation sémaphorique artificielle (« ou une langue naturelle est sous-tendue en tant que code du contenu référentiel »<sup>34</sup>). Le problème n'est plus celui de conserver la distinction entre pratiques et gestes, entre des attitudes non significatives et une véritable communication gestuelle – comme c'était encore le cas dans la discussion à distance entre Kristeva et Rastier. Au contraire, pour Greimas il faut remarquer que le corps peut signifier à deux niveaux différents, celui de l'énoncé et celui de l'énonciation : « dans la praxis gestuelle, l'homme est sujet de l'énoncé, tout en étant un 'il' pour nous, il est le 'je' agent de l'énoncé, le sujet des fonctions qui constituent son comportement; dans la gestualité communicative, l'homme est le sujet de l'énonciation : il est un 'tu' pour nous, mais un 'je' pour lui-même, dans la mesure où il cherche désespérément à produire et à transmettre des énoncés »<sup>35</sup>.

5. De ces conditions théoriques de base pour une sémiotique du monde naturel découle la possibilité d'une étude scientifique des gestes – que toutefois la recherche sémiotique successive n'a plus repris véritablement<sup>36</sup>. La valeur de l'essai greimassien dont on a cherché à rétablir ici les argumentations (explicites et implicites) est donc en première instance de type historique, en tant que moment fondamental pour l'agencement successif de la sémio-linguistique structurale et générative greimassienne et post-greimassienne. On a vu qu'il y a dans ces pages une configuration cohérente des traits épistémologiques de la sémiotique générale (présupposition réciproque d'expression et contenu ; primauté de la forme sur la substance ; critique des notions de spécificité des codes et de référent...). Et on pourrait aussi y retrouver la préfiguration d'un certain nombre d'idées que la recherche postérieure développera ensuite (la générativité, la textualité, le semi-symbolisme, la figurativité...), ainsi que des positions théoriques qui seront abandonnées dans les années suivantes (l'hétéronomie des gestes, la démarche componentielle...).

Mais la lecture, ou la relecture, de ces pages peut être utile surtout pour certaines recherches actuelles en sémiotique, où il est question en même temps des faits sociaux et des corps, des enchaînements collectifs d'énonciation et de perception sensorielle, des

---

<sup>34</sup> Greimas (1970: 63).

<sup>35</sup> Greimas (1970: 67). De cette idée dérive ce que Greimas appelle « la pauvreté de ce qu'on appelle le langage gestuel », qui « semble provenir de cette impossibilité d'un syncrétisme entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé. Le code de la communication gestuelle ne permettant pas de construire des énoncés, et celui de la praxis gestuelle ne manifestant le sujet que comme sujet du faire, il n'est pas étonnant que les codes visuels artificiels, pour s'ériger en langages, soient des constructions composites, où les éléments constitutifs d'énoncés sont obtenus par des procédés de description imitative ». Mais c'est évident que la notion d'énonciation utilisée ici par Greimas est encore naïve: elle n'est pas encore celle de Benveniste, c'est-à-dire celle qui reconstruit les marques de l'intersubjectivité à l'intérieur de la langue. Un développement théorique de cette distinction entre corps énoncé et corps énonçant cf. Fontanille (2004, chap. 5).

<sup>36</sup> Pour un travail sémiotique sur la praxis gestuelle cf. Floch (1990, chap. 2), qui étudie le comportement des voyageurs de la métropolitaine de Paris.

formations culturelles et des constitutions des subjectivités, des pratiques sociales et d'instances pre-subjectives. Au delà des oppositions un peu naïves entre sémiotique générative et interprétative, objectale et subjectale, tensive et sociale, textuelle et culturelle, du continu et du discontinu, de l'immanence et de l'expérience etc., il s'agit toujours de travailler sur les mêmes problèmes fondamentaux : ceux qui ont le *sens* comme domaine commun d'investigation et la *signification* comme visée unitaire d'une quête, sinon scientifique, au moins intellectuelle.

A ce propos l'article de Greimas sur le monde naturel peut servir d'orientation, pour ainsi dire, en négatif, *contre* certaines orientations actuelles de la recherche en signification.

Il s'exprime en fait, avant la lettre, contre chaque forme de naturalisme qui, de façon plus ou moins évidente, veut s'imposer dans la théorie de la signification. Il n'y a rien de naturel dans les langues dites 'naturelles' et – l'on a vu – il n'y a rien de naturel aussi dans le 'monde naturel', monde du sens commun articulé culturellement, structure de surface d'un monde physique ou chimique profond sur lequel le sémioticien n'a rien à dire. Si le naturalisme domine aujourd'hui la plupart des programmes de recherche en sciences sociales, y compris certaines formes de sémiotique, la leçon que pourtant Greimas nous a laissée est très claire : le sens est déjà là, avant même sa saisie humaine et sociale; le problème de chaque culture, de chaque société, de chaque discours est de le mettre en condition de signifier, de l'articuler en même temps dans les deux plans nécessaires de l'expression et du contenu.

Mais articuler le sens, le mettre en condition de signifier, ne veut dire que le transposer dans quelque autre langage ou code, de le *traduire* par quelques autres systèmes de signification. C'est pour cela que ces pages de Greimas nous permettent d'aller aussi contre toutes les hypothèses théoriques portant sur la 'genèse' du sens – aujourd'hui très répandues. Il ne faut pas confondre, on le sait, la générativité avec la genèse : si on peut parler des différents niveaux de signification – plus ou moins profonds, plus ou moins abstraits –, cela ne signifie pas que le 'profond' soit à l'origine (temporelle aussi que logique) du sens ; mais plutôt que qu'on doit prévoir des pertinences différentes pour le saisir. Selon Greimas, le problème de l'origine ne se pose pas : chaque interrogation humaine du monde est toujours métalinguistique (ou métasémiotique), et comprendre, c'est transposer, re-dire, reconstruire par d'autres signes<sup>37</sup>.

D'où une troisième précieuse indication en négatif : toutes les hypothèses qui essaient de retrouver dans le corps humaine le lieu fondamental où se constitue un sens dit 'auroral', quelque chose comme les premiers vagissements signifiants de l'homme, n'ont pas de fondement épistémologique. Le corps n'est pas quelque chose qui s'interpose entre le désarticulé et l'articulé, le continu et le discret, le sens et la signification, mais il est toujours déjà *dans* la signification. Il n'y a pas une ouverture originaire de la subjectivité du corps, suivie de transformations plus ou moins contraignantes réglées par la fonctionnalisation sociale. Prendre le corps en considération, c'est déjà le penser comme un élément ou un procès social, ayant un destin culturel tracé par des valeurs et des intérêts précis, en

---

<sup>37</sup> Cf. Fabbri (1998, 2001), qui a posé en manière très précise la *traduction* au coeur même de la signification.

contribuant à les former ou à les déconstruire. Si l'on dit que la subjectivité humaine dispose d'une « base corporelle », ceci ne signifie pas qu'elle se fonde sur une 'nature' comme condition de possibilité universelle des transformations successives – individuelles et collectives. Cela veut dire, au contraire, que le *sujet* se constitue et se reconstitue en allant d'expériences *pre-subjectives* aux instances *intersubjectives*, et vice versa, toutes les deux étant de matrice somatique. Entre subjectivité et corporalité il n'y a pas d'adhérence absolue et constante, mais un contact partiel et temporaire. Il y a là une dislocation constitutive qui crée, et en même temps affaiblit, l'identité des individus et des groupes sociaux. *Je suis mon corps, mais en même temps j'ai un corps, dans lequel je me reconnais en partie, mais auquel je ne délègue pas la responsabilité entière de mon existence et de mes expériences*<sup>38</sup>.

#### Références bibliographiques

- Barthes, R. [1957] : *Mythologies*, Paris, Seuil.
- Fabbri, P. [1998] : *La svolta semiotica*, Roma-Bari, Laterza.
- Fabbri, P. [2001] : *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi.
- Floch J.-M. [1990], *Sémiotique, marketing, communication*, Paris, Puf.
- Floch J.-M. [1995] : *Identités visuelles*, Paris, Puf.
- Fontanille, J. [2004] : *Séma & soma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- Greimas, A. J. [1970]: *Du sens*, Paris, Seuil.
- Greimas, A. J. [1972]: « Introduction » à *Essais de sémiotique poétique*, Paris, Larousse.
- Greimas, A. J. [1976] : *Maupassant. La sémiotique du texte: exercices pratiques*, Paris, Seuil.
- Greimas, A. J. [1984] : « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes sémiotiques - Documents*, 60.
- Greimas, A. J. éd. [1968] : « Pratiques et langages gestuels », *Langages*, n. 10, juin.
- Greimas A. J. et Courtés, J. [1979] : *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 1, Paris, Hachette.
- Hjelmslev, L. [(1957) 1959] : « Pour une sémantique structurale », *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, vol. XII.
- Jakobson, R. [1970] : « Motor Signs for 'Yes' and 'No' », *Language in Society*, I.
- Landowski, E. [1989] : *La Société réfléchie. Essais de sociosémiotique*, Paris, Seuil.
- Lévi-Strauss, Cl. [1958] : *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- Lévi-Strauss, Cl. [1962] : *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Marrone, G. [2001] : *Corpi sociali. Processi comunicativi e semiotica del testo*, Torino, Einaudi.

---

<sup>38</sup> Pour une discussion plus approfondie de ces thèmes, cf. Marrone (2001, 2005).

Marrone, G. [2005] : « Le Traitement Ludovico. Corps et musique dans l'*Orange mécanique* », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, à paraître.

### *Résumé*

A partir d'un projet de recherche sur la gestualité (presque abandonné de la sémiotique structurale successive) Greimas avait élaboré dans *Du sens* la notion de « monde naturel », en parallèle à celle de « langue naturelle ». La relation entre mots et choses n'est pas référentielle (de représentation) mais intersémiotique (de traduction). Cette idée pose les bases théoriques d'une sémiotique où le sens est vu comme possibilité virtuelle de transcodage et la signification comme réalisation concrète de ce même transcodage. Relire les pages greimassiennes dédiées à ces questions permet aussi de avancer des perplexités sur toutes hypothèses actuelles de naturalisation du sens et du corps.

### *Notice biographique*

Gianfranco Marrone est professeur de Sémiotique chez l'Université de Palerme, Italie. Il est actuellement Président de l'Association italienne de sémiotique, et dirige avec P. Fabbri, chez l'éditeur Meltemi de Rome, la collection « Segnature ». Il a publié: *Il sistema di Barthes*, Milan, Bompiani, 1994; *Estetica del telegiornale*, Rome, Meltemi, 1998; *C'era una volta il telefonino*, Rome, Meltemi, 1999; *Corpi sociali*, Turin, Einaudi 2001; *La Cura Ludovico*, Turin, Einaudi 2005. En français: *Le corps de la nouvelle. Trois études sur identités et styles dans les journaux télévisés italiens*, « Nouveaux Actes Sémiotiques », Limoges, Pulim 2000; *Le Traitement Ludovico. Corps et musique dans l'« Orange mécanique »*, « Nouveaux Actes Sémiotiques », Limoges, Pulim 2005. Il a dirigé, avec E. Landowski, le dossier « La société des objets », *Protée*, vol. 29, n. 1, 2001.